

Où il est question de l'Imagination et de "bons comptes"...

Je m'aperçois que, toute à ma flânerie romantique du mois dernier je n'ai pas abordé des points essentiels au sujet de la diffusion. Les tarifs de la Poste par exemple... On a le droit d'envoyer une lettre contenant des "papiers" de moins de 1 kg pour 2.76 Euros mais on ne peut plus envoyer de livres à ce tarif et encore moins s'il s'agit de marchandises. Dans le cas de vente de livres, le tarif frôle les 5 Euros de port (que je facture 2 Euros). Je continue donc à indiquer "lettre" sur mes enveloppes à bulles qui contiennent les commandes.

Dans l'Edition, je m'en rends compte, il est souvent question d'imagination pour arriver à caser toutes les contraintes sans exploser le budget... Je rappelle que je ne suis pas une *Editrice indépendante* : j'ai besoin de vendre et de gagner de l'argent... Faire des livres est une passion qui doit être rentable. L'autre jour, au Salon des Editeurs Indépendants, il y avait des livres aux couvertures faites à la main au bleu de Lecture, toutes différentes... de petits livres cousus à la machine... Tout ça, délicieux. Pour le recueil de nouvelles *Les Perce-Oreilles* d'Éric Gilberh, notre prochaine parution fin janvier, je rêve d'une typographie merveilleusement lisible mais qui n'augmenterait pas trop le nombre de pages. Idem pour les marges. Qui d'autre que Gallimard peut se permettre des marges aussi confortables ? Et la qualité du papier... Je voudrais du très beau mais je deviens raisonnable : le mieux possible au meilleur prix pour ce recueil édité à compte d'Editeur comme il se doit.

Ceci dit, je vous conseille de commander *Les Perce-Oreilles* (14 Euros), dont voici les comptes : 2.50 Euros pour l'imprimeur, 2.50 Euros pour l'auteur, 1.50 pour les frais de port (services de presse inclus), 5.00 pour le libraire et 2.50 pour l'éditeur qui doit payer ses frais de déplacements, sa Sécu... avant de songer à se rémunérer un jour...

© isabel Asúnsolo, décembre 2005

Un jour j'aurai un diffuseur !

Ce dernier samedi de novembre je marche sur la route qui relie le hameau de Plouy Saint-Lucien à Beauvais. Je ne croise aucune voiture et mes pieds foulent la première neige... Je porte, dans mon sac à dos, des livres commandés pour les poster. C'est bon de "porter" quelque chose... Porter des livres ou un enfant c'est bon.

La diffusion et la distribution donc. J'ai longtemps confondu ces deux-là. Maintenant je connais la différence bien que ces deux étapes se confondent toujours en la personne de l'éditrice débutante que je suis. La diffusion est une démarche commerciale qui consiste à convaincre les acheteurs de prendre en rayon les ouvrages ou de les référencer dans leur système. Etre référencé chez un grand libraire du genre Fnac ne veut pas dire automatiquement être accepté dans tous les magasins... Le travail est à recommencer à chaque fois. La distribution, elle, consiste à apporter physiquement les livres, les "livrer" : ce que je fais en ce moment. Un jour j'aurai un diffuseur et un distributeur mais pour le moment j'apprends le métier.

J'ai aimé, ces dernières semaines, rencontrer les libraires de Paris et d'ailleurs. J'ai été très surprise par les premiers... Alors que l'on s'attend à une certaine froideur de la part des commerçants de la capitale, j'ai expérimenté le contraire : à Paris, de gros libraires spécialisés dans la randonnée m'ont demandé quelles étaient mes conditions... Je souris en y pensant car j'étais prise au dépourvu, habituée à que l'on m'impose des conditions et non pas le contraire !... Un libraire très pro est celui qui prend le livre et vous demande de le rappeler une semaine plus tard parce qu'il souhaite le lire. Comme Jacques, du Vieux Campeur.

J'avais pensé restaurer la vieille poussette de bébé pour transporter les livres. J'ai finalement opté pour le caddie que je traîne pour faire la tournée des libraires... En septembre dernier - je n'avais pas encore de caddie - j'ai dû livrer des poèmes qui parlaient de nuages... Je les ai transportés à bout de bras de Beauvais jusqu'au coeur de Paris. Je n'aurais jamais cru que des nuages pèsent aussi lourd !

Un jour j'aurai un distributeur mais pour l'instant j'apprends le métier et je pose un pied après l'autre sur la neige.

© isabel Asúnsolo, novembre 2005

Ce n'est pas toujours la même chanson...

Hier matin, j'ai reçu la visite de K. qui écrit des chansons d'amour. Elle veut savoir si on pourrait les chanter. Un rockeur (un *ro-cœur* ?) serait le mieux placé parce que, dit-elle, ces textes sont "tendres et durs à la fois"... Ces derniers temps, je suis assez sollicitée pour des conseils et je ne dis pas encore non, je ne dis pas non souvent, je ne dis pas non assez. K. est adolescente et vit un amour impossible (un amour parfait ?) qui lui inspire beaucoup de chansons... Je m'attends à quoi au fait ? A des clichés ? Sans aucun doute. *Je rêve que je suis dans tes bras*, ces choses-là... Et c'est exactement ce qu'elle me donne à lire : ce genre de phrases, aussi simples. Moi, l'éditrice de quarante ans -une vieille ! - je lis les chansons à haute voix, je lis tout de A à Z, un texte après l'autre... et il me vient l'envie d'écrire l'histoire d'un vieil éditeur qui reçoit un peu par pitié un jeune compositeur. Les mots d'amour qu'il a toujours trouvés absurdes le touchent.

Ce même jour, l'après-midi, j'ai rendez-vous avec S. pour parler de son roman érotique en cours d'élaboration. Je lui dis que je n'arrive pas à voir les corps (la femme est-elle sur le dos ou sur le ventre ? Il est question de "croupe" un peu trop souvent !...). Nous rions de bon cœur.

L'érotisme -si l'on ne choisit pas la voie délibérément "canaille"- semble la chose la plus difficile à écrire qui soit parce qu'il demande peut-être un niveau de conscience supérieur et l'acceptation d'une certaine innocence. Je dis à S. : Ecris comme si tu voyais tout pour la première fois et que tu n'avais jamais rien lu d'autre sur ça !... Enlève tout ce que tu as déjà lu/vu ailleurs ("*la courbe d'un mollet*", *la sensualité débridée*", etc.) parce que ces choses-là cachent les vraies trouvailles.

Car il faut beaucoup de créativité en la matière. Pas pour trouver des positions nouvelles ni même des contextes défiant la gravité. Mais dès que l'on sent que l'auteur(e) s'applique ou qu'il veut nous montrer sa panoplie - comme le bon élève s'empresse de nous débiter sa leçon...- on a hâte que ça se finisse.

Si la créativité géniale fait défaut, il reste d'autres voies possibles : une sincérité désarmante (ou très bien imitée ce qui revient au même), une totale absence de recherche littéraire : les corps sous les projecteurs, offerts au meilleur cadrage, dans une absence préméditée de cuisson... Difficile à réussir aussi.

Plus qu'ailleurs, le lecteur/lectrice a le premier rôle. C'est bien lui/elle que nous prenons par la main pour lui faire sentir ce que l'on veut, comme une première fois. L'auteur et le lecteur deviennent des enfants qui se seraient mis d'accord pour jouer : *On dirait que tu...*, et *tu aurais très très peur ...* Et on se regarde et on frémit de voir l'autre frémir... Un état de trouble qui ne peut venir que d'une certaine innocence.

Si difficile. Ecrire des textes érotiques serait peut-être aussi difficile que d'aimer.

© isabel Asúnsolo, octobre 2005

La question du Pourquoi

Si je me pose la question du pourquoi du choix du métier d'éditeur, il faudrait remonter à l'enfance, à une mère terriblement critique qui taillait à n'en plus finir dans les phrases et qui était rarement satisfaite d'un livre ou d'un film... A mon tour je suis devenue terriblement critique, peut-être parce qu'étant à cheval entre deux cultures, j'observais tout avec la distance nécessaire.

Quoi qu'il en soit, depuis toujours, dès que j'ouvre un livre, je tombe sur *la faute*. Même s'il n'y en a qu'une, je l'attire comme un aimant. Et ça me scandalise toujours autant. Parce que je me dis que l'œil qui aurait dû *tout regarder* ne s'est pas attardé suffisamment... Comment est-ce possible que l'on ait mis tellement d'argent dans un beau papier et que les subjonctifs soient faux ? Il me semble que la littérature, avant de donner à comprendre donne à voir d'autres mondes. C'est donc une question d'œil qui regarde...

Ces dernières années, j'étais chef d'équipe dans une entreprise. Un travail très difficile parce que c'était une entreprise de profs et j'étais chef des profs de langues étrangères. Je me heurtais tous les jours à l'éternel dilemme du contenu et du contenant. D'un côté, les professeurs voulaient faire passer un message pédagogique plus ou moins au goût du jour, plus ou moins logiquement structuré et cadencé dans le temps mais tout à fait défendable. De l'autre côté, il fallait que tout ça soit bien enrobé, norme ISO comprise pour attirer les clients (les futurs élèves) et cela devait coller avec des impératifs financiers résumés la plupart du temps à la recherche du moindre coût. J'étais au milieu de tout ça et il me semblait que le débat était un peu celui qui oppose parfois littéraires et scientifiques : une mutuelle incompréhension envers le monde de l'autre. Etant littéraire et scientifique à la fois (ayant fait le choix de ne pas choisir) j'ai toujours pensé qu'il devait y avoir moyen de faire des choses intéressantes pourvu que les contenus soient bons. J'ai démissionné.

Après deux ans au "chômage créatif", j'ai réalisé que je n'écrivais pas assez bien moi même. Mais surtout, que je n'écrivais jamais toutes les choses que mon imagination me demande d'écrire chaque jour... Il fallait que j'aie donc voir du côté de ceux qui écrivent. Des rencontres extraordinaires m'y ont aidée. Non seulement j'ai découvert une forêt mystérieuse peuplée de voix toutes différentes, mais il m'arrive parfois de leur donner envie de chanter plus fort encore. Et je peins en bleu l'oiseau.

© isabel Asúnsolo, septembre 2005

"Je n'arrive pas à trancher" ou pourquoi il faut parfois se laisser assaillir par le doute

Je peux le sentir, c'est tactile, olfactif : je tiens le bon bout.

Après bien des tâtonnements, j'ai réglé le problème de la couverture et de la photo de l'auteure. Les rabats sont au millimètre près, j'ai joué avec les marges, connu quelques sueurs froides parce que le dessin d'un rabat ne s'imprimait plus nulle part. (Mais l'informatique n'est pas une affaire de sorcellerie). Je me soucie aussi de la tranche, comment ne pas donner des torticolis aux pauvres lecteurs dans les librairies... J'hésite entre le sens à l'Américaine ou à la Française, j'appelle mon libraire préféré (La Mouette Liseuse de Calais) et, finalement, je tranche pour une écriture du haut en bas... Je soigne le logo qui devra être à la même hauteur pour tous les livres à venir quel qu'en soit le format... Bref.

Tout à coup, alors que je suis sûre qu'il n'y a plus la moindre coquille, il me vient l'idée de vérifier une citation de Saint-Exupéry. Même pas vrai : c'est mon compagnon-éditeur qui me souffle l'idée. Je fouille dans ma bibliothèque, le Petit Prince doit bien être quelque part ! Même si je sais que l'on trouve les textes sur Internet, je me fie aux livres, je ne m'en fiche pas... Je m'aperçois que la phrase rapportée comme une citation ("On voit des choses extraordinaires sur la planète Terre") est une amalgame de plusieurs phrases et qu'il faut la corriger.

Affolement. Comment une telle chose a pu se produire après tant de mois de travail et de relectures ? Ce n'est pas fini. Soudain, du côté de la quatrième de couverture, l'accord en nombre n'est plus du tout évident : la double négation sujet est-elle suivie du singulier ou du pluriel ? Je ne sais plus rien, rien du tout. J'enjambe mes découpages et je me précipite dans la chambre où le Grévisse a bel et bien disparu de dessous mon lit.

© isabel Asúnsolo, août 2005

"Il n'y a qu'un mot à changer" et autres frissons

Ce livre, j'y travaille depuis bientôt un an.

Je connais bien l'auteure. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, j'ai essayé de mettre une distance "professionnelle" entre nous.

Je viens de passer quinze jours près de la mer, je devrais être reposée. Mais j'ai pris en charge une maison, des invités, (pourquoi inviter tant de monde ?) tout en travaillant pour finir le livre : le deuxième des Editions l'iroli - le premier à être imprimé en offset - 600 exemplaires, un gros pari. Je branchais mon ordinateur entre les seaux et les pelles, je me concentrais avec peine pour suivre l'évolution des devis, parler Pantone, dpi, rabats... Je luttais pour m'isoler entre les courses et les repas à préparer.

Le corps du livre, nous l'avons lu et relu avec l'auteure un grand nombre de fois. Avec nos moyens un peu rudimentaires, nous avons réglé tous les détails, vérifié l'orthographe de tel nom étranger présent dans la bibliographie... Oui, Ffyna Campbell a bien deux "f" à son prénom !

L'éditeur assure un cadrage dans le temps et l'espace. Il procède à la mise en forme, apporte des conseils quant à la structure, voire le contenu même de l'ouvrage. Il écoute attentivement le message de l'auteur jusqu'au jour fatidique où il impose une date, un délai. Car l'auteur pourrait avoir la tentation de ne pas aboutir, recherchant une perfection impossible, retardant à son insu (ou pas) l'échéance de la publication... A partir d'un certain moment, toute correction plus ou moins justifiée apporte un risque réel de fautes supplémentaires.

Le délai symbolique que j'impose pour la publication est le 1er septembre. J'ai envie, en tant qu'Editrice en herbe, de passer à l'étape suivante : présenter le livre et me mobiliser pour le vendre.

Aujourd'hui, au téléphone, l'auteure. Elle rentre de vacances, et pendant sa marche dans les Cévennes, elle a bien réfléchi. Il faut absolument changer un mot du livre. Oh, pas grand chose, un seul mot qui ne doit pas revenir bien souvent, un adjectif. Sa voix se fait moins sûre à l'autre bout du fil.

Mais l'adjectif en question n'est pas un détail. Il fait partie du sous-titre et qualifie le contexte dont on parle tout au long de l'ouvrage ; il est présent dans l'Avant-propos et certains chapitres s'y réfèrent. Je suis furieuse et je ne le dissimule pas. Même si j'aime bien en rajouter, je sens que je frôle là un certain désespoir.

L'Éditrice que je suis n'a pas marché dans les Cévennes, n'a pas bronzé sur la plage parce que quelques heures d'exposition au soleil lui ont valu une belle allergie... Je continue à travailler en me demandant quand est-ce que les vacances vont finir.

Le lendemain.

Alors que je m'apprête à tout envoyer à l'imprimeur, voici que je m'avise de faire le tour des libraires avec la couverture sous le bras. J'aurais dû le faire il y a longtemps au lieu de papoter avec eux mais le doute ne m'effleurait même pas (ou plutôt je ne lui laissais aucune chance de m'effleurer). Un dessin à la main poético-onirique devait convenir à ce style de livre où la méditation l'emporte sur le pratique... Mais un soupçon, tout de même, de dernière minute me pousse à vérifier ma certitude. Las ! Les avis des libraires et éditeurs contactés (merci JPH !) concordent : la couverture ne convient pas du tout à cet ouvrage, je n'ai qu'à regarder autour de moi les livres sur le même thème, il y a toujours une photo, etc. J'avais longtemps fermé les yeux sur cette éventualité, je n'avais pas voulu sortir des rails de mon idée, j'avais ignoré les clignotants qui disaient : Mais pose-toi *au moins* la question ! Et voilà que je dois recommencer ce travail de base de l'éditeur : tenter de réaliser une couverture qui donnera envie à un éventuel lecteur d'acheter le livre.

Je remets tout sur l'établi et c'est parti pour quelques poignées d'heures à scanner, traiter les photos, recadrer... tout en regardant par la fenêtre de temps en temps bien sûr. J'ai une belle vue sur les tilleuls de la place de mon hameau et sur l'abribus. Il y a un défilé de mobs qui ne me gêne pas du tout : elle me permet de mesurer mon degré de concentration dans mon travail d'artisan du livre.

© isabel Asúnsolo, juillet 2005

Premier rendez-vous...

J'ai rendez-vous avec Martine (*) à neuf heures au Café de la Paix. Je suis en avance, je prends place sur la terrasse et reprends ma lecture de l'excellente revue *Ecrire & Editer*, achetée samedi au Marché de la Poésie...

Ce matin à l'aube, j'ai essayé de préparer ce que je vais dire à Martine...

Une dizaine de jours plus tôt, Martine m'a envoyé par la poste un projet de recueil de poèmes accompagné de quelques aquarelles. Quinze poèmes que l'on pourrait qualifier de "bon enfant" : un lutin dans la forêt, une histoire d'arc-en-ciel, un poème sur un cerf-volant... Elle a travaillé les rimes, un peu trop, mais je ne me sens pas très bien placée pour en discuter depuis qu'un éditeur de poésie chevronné m'a dit que je ne travaille pas assez la forme de mes poèmes !

J'aime surtout le dernier : "Je n'ai pas su leur dire Je t'aime" où elle évoque l'éducation rigide reçue de ses parents. Une photo en noir et blanc -lui en tenue militaire, elle coiffée d'un chapeau- accompagne ce poème que je trouve intéressant car pouvant toucher un lecteur éventuel. Je vais lui dire aussi que son poème sur les femmes battues est trop régulier, harmonieux même, alors que le thème mériterait une forme abrupte...

J'ai aussi relevé quelques fautes au crayon pour "faire sérieux".

Je vais surtout lui dire : Il faut un grand nombre de poèmes pour faire un choix, trouver un fil conducteur, créer quelque chose de nouveau. Je vais lui dire exactement ce que l'éditeur chevronné m'a dit quelques jours plus tôt...

Je ne suis pas encore rodée à cet exercice qui deviendra routinier le jour où... j'aurai une grande expérience derrière moi. Ce jour-là est loin encore.

Martine arrive, très bien habillée, *de punta en blanco*, elle pourrait se rendre à un mariage avec sa veste en lin vert d'eau assorti à son sac à main et à ses yeux. Tout de suite, je m'aperçois qu'elle tremble. Je connais ce tremblement de la trop grande émotion et je ne veux pas le faire durer. Après deux ou trois questions sur sa famille -ses petits enfants vont venir passer quelques jours et son mari n'a pas une grande sensibilité poétique- je sors l'enveloppe avec son recueil. Nous passons en revue chaque poème et je lui explique pourquoi certains

m'ont tapé dans l'œil... Avec le plus de sympathie possible, je m'entends lui dire que le recueil n'est pas publiable en l'état.

A mon grand étonnement, un sourire radieux éclaire le visage de Martine...

- Je suis contente ! me dit-elle. J'avais très peur que tu me fasses signer un contrat !

Puis elle enchaîne :

- Mon fils aîné m'avait dit : "Si elle te demande de signer quelque chose, méfiance !".

J'apprends alors qu'il y a quelques années, Martine s'était fait arnaquer par des soi-disant éditeurs qui lui avaient pris de l'argent sans qu'elle voie l'ombre d'un recueil.

Martine se lève, prend congé, radieuse :

- Maintenant je sais ce que je dois faire... Tu sais, j'ai du pain sur la planche !...

Je la regarde s'éloigner dans les rues de juin.

(*) le prénom a été changé.

© isabel Asúnsolo, juin 2005

"Vivir del Cuento" ou comment Vivre de la Petite Histoire...

Le premier juin, il m'est arrivé une rencontre extraordinaire.

En fait il ne m'arrive que des choses extraordinaires depuis le début de LA grande aventure... Je suis à Madrid, dans le Parque del Retiro, assise sur un banc, en train d'écrire un poème en attendant l'ouverture de la Feria. Je n'avais pas le souvenir que les merles criaient d'une façon tellement tropicale dans les marronniers. Ou alors quand on est enfant on a un peu les oreilles bouchées. Bref, c'est beau le printemps dans une ville natale. Je me sens chez moi et étrangère à la fois, ni tout à fait d'ici ni d'ailleurs. Exactement comme au temps où j'habitais ici, il y a vingt ans. C'est parfait.

J'attends l'ouverture de la Feria à onze heures. Depuis que je viens ici, le nombre de *casetas* (stands) n'a cessé de s'allonger avec l'arrivée de tout un tas de petits éditeurs, plus ou moins spécialisés. On n'en voit pas le bout de ces *casetas* bien closes à onze heures moins cinq. La veille, sur Internet, je suis tombée sur un colloque sur les "Jeunes Editeurs" qui va se tenir là, dans quelques minutes. Je rentre dans la grande *carpa* (barnum) et m'assois sur une chaise pliante. C'est agréable d'être là, à attendre, dans un moment comme suspendu... On peut même ne rien faire du tout. Les éditeurs invités arrivent, ponctuels, et s'assoient derrière leurs micros. Il y a deux personnes dans le public : une femme qui se révélera par la suite être une auteure frustrée en quête d'éditeur... et moi. Je crois rêver. J'ai en face de moi des éditeurs que je connais parce qu'il y avait un reportage sur eux dans *Le País Semanal* il y a quelques semaines. Je reconnais Juan Casamayor de Páginas de Espuma, celui qui a consacré l'expression *Vivir del cuento* et l'Editeur de la Uña Rota. Il y a aussi Jesus Munarriz, fondateur et responsable des Ediciones Hiperión, le plus grand éditeur de poésie espagnole. Je peux poser toutes les questions que je veux et je ne me gêne pas. Il est bel et bien fini le temps où j'étais priée de ne pas sortir du lot, là ce serait tout le contraire. Des moments comme ça vous font oublier bien des heures de travail solitaire.

Le "colloque" se poursuit devant *unas cañas* (bières) dehors. Jesús (Munárriz) se moque de moi gentiment parce que je le vouvoie : On voit bien que tu n'habites plus en Espagne...

Je prends note de tout. Etre un éditeur "indépendant" ne veut rien dire parce qu'on dépend de tout, des finances pour commencer, des lecteurs, des libraires... Je suis bien d'accord.

Je pose enfin LA question : Acceptez-vous d'éditer des livres à compte d'auteur ? Question cruciale s'il en est parce qu'en tant qu'éditeur débutant je ne peux pas me permettre de tout refuser... Or un vrai de vrai (éditeur) ne devrait pas, non, jamais, faire une chose pareille, même si des auteurs comme Lorca ou Alberti ont payé leurs premières éditions... Tout cela face au micro. En off, le ton change : Tu sais, le plus important, c'est ton catalogue. Il faut qu'il soit bon, que les textes soient bons, que tu croies en les auteurs. L'origine de l'argent... Message reçu.

Quand je vois la qualité des recueils édités que ce petit monde s'échange, j'ose à peine sortir mon petit Marmotades de mon sac. En Espagne, les Editeurs de Poésie font des livres exquis où la qualité du papier rivalise avec l'originalité et la grâce de la mise en forme. A tel point que je n'ose pas dire ce que je pense : que je trouve parfois que les textes ne valent pas tous ces efforts et qu'une présentation plus modeste permettrait de diffuser des auteurs qui mériteraient d'être lus...

© isabel Asúnsolo, mai 2005